

MÉLANGES DE SCIENCE RELIGIEUSE

*En exil*



UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

## *En exil*

### SOMMAIRE

- **Pascaline Turpin et Alexia Sebert**, *En exil de soi*
- **Alain Joblin**, *Des chrétiens en exil : les huguenots réfugiés en Angleterre et en Hollande, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*
- **Alexia Sebert**, *Chercher refuge ou assumer sa vocation ? La congrégation Notre-Dame de Sion durant la Commune de Paris*
- **Francesca Tortorella**, *L'exil des Juifs italiens à la suite des lois racistes de 1938. Le cas de l'Argentine*
- **Yves Vendé**, *Confucius, de l'exil extérieur à l'exil intérieur*

#### *Varia*

- **François Kabeya Lubanda**, *De Jérusalem À Gaza (Ac 8, 26-40). Un modèle d'accompagnement de personnes malades*

#### **Recensions**



REVUE TRIMESTRIELLE

TOME 79

N° 3 - JUILLET-SEPTEMBRE 2022

## De Jérusalem à Gaza (Ac 8, 26-40). Un modèle d'accompagnement de personnes malades

François KABEYA LUBANDA

François KABEYA LUBANDA, ofm  
Aumônier à la clinique Saint Pierre d'Ottignies (Belgique)  
Collaborateur scientifique à l'Institut de Recherche Religions, Spiritualités,  
Cultures et Sociétés (RSCS-RESSPIR)  
Université Catholique de Louvain  
francois.kabeya@uclouvain.be

### Résumé

Dans un contexte où les textes fondateurs deviennent inaudibles pour beaucoup, la foi et sa pratique risquent de rester muettes et sans repères face aux questions existentielles. Cette étude se fonde sur l'idée que l'Écriture et, plus particulièrement, l'annonce de la Résurrection de Jésus peut apporter de nouvelles lumières aux questionnements de sens. Elle propose la compréhension de l'accompagnement de personnes malades à la lumière de la rencontre du diacre Philippe avec l'eunuque Ethiopien et souligne l'importance de la rencontre et du dialogue. Car, c'est en révélant la portée anthropologique et la dimension relationnelle de la foi chrétienne que la pastorale peut, aujourd'hui, en milieu hospitalier rendre l'Évangile recevable.

### Abstract

In a context where the foundational texts are no longer seen as relevant for many, faith and religious practice risk being seen as dumb and helpless when faced with existential questions. This article is based on the idea that the Scriptures and, in particular, the proclamation of the resurrection of Jesus may shed new light on our search for meaning. It suggests that accompanying the sick may be done in the light of the deacon Philip's encounter with the Ethiopian eunuch and underlines the importance of dialogue. It is only by revealing the anthropological implications of the Christian faith and the role of relationship in it, that pastoral workers can, today, enable the Gospel to be accepted by patients in hospitals.

Notre étude se situe dans le cadre d'un engagement dans l'aumônerie hospitalière. Celle-ci fait partie de la pastorale ecclésiale dont la finalité est l'annonce du Christ. Cela peut susciter un certain nombre de questions étant donné les mutations profondes que connaît la société d'aujourd'hui. Comment réaliser une telle finalité en milieu hospitalier dans un contexte sécularisé et multiculturel où le religieux ne constitue plus le seul champ de la quête du sens ? La question se pose du statut de l'aumônier, de sa mission et de ses destinataires. L'aumônier s'occupe-t-il du spirituel ou du religieux ? Si sa mission se limite à la simple pratique des sacrements, n'y a-t-il pas le risque d'un repli ? La demande religieuse et la pratique des sacrements sont-elles encore le seul lieu à partir duquel l'aumônier est sollicité ? Sans relativiser la dimension religieuse, cette étude voudrait montrer que la rencontre et l'échange avec l'autre souffrant sont déjà une forme d'annonce même s'ils ne débouchent pas nécessairement sur la prière et le sacrement.

Selon le schéma qui ressort de la rencontre de l'Éthiopien avec le diacre Philippe (Ac 8, 26-40), le sacrement n'est pas un a priori de la rencontre. Il n'est pas proposé par le diacre, mais par l'eunuque qui en fait la demande. L'étude présente se fonde sur la conviction que la parole de Dieu, sans dicter des actes concrets et des attitudes à prendre dans des situations particulières, ouvre un horizon à l'action pour ceux qui s'y réfèrent<sup>1</sup>. Elle est une ressource pour penser les questions existentielles et orienter les pratiques<sup>2</sup>. Dans un contexte social où les récits bibliques deviennent de moins en moins audibles, la pastorale a besoin de la lumière de l'Écriture pour réfléchir et féconder son action. Il s'agit ici de comprendre et d'interpréter la pratique d'accompagnement des personnes malades à la lumière de la rencontre du diacre avec l'eunuque et du schéma qui s'en dégage.

La mise en œuvre d'une lecture analogique<sup>3</sup> permettra, dans cette étude, d'allier la fidélité à la créativité en passant de la lecture du récit à la pastorale. Comme l'eunuque lisant sans comprendre avance dans le désert, c'est-à-dire dans la solitude, le malade qui fait la relecture de sa vie se pose des questions de sens auxquelles il n'a pas souvent de réponse. Comme Philippe, l'aumônier survient et peut le rejoindre au cœur de ses interrogations ; tel un interlocuteur, il brise le silence et fait sortir

<sup>1</sup> Paul BEAUCHAMP, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 63.

<sup>2</sup> « [...] la théologie n'a plus pour but de proposer une intelligence atemporelle de la foi en Jésus ressuscité mais d'établir et de penser un ensemble de critères de vérification, permettant aux témoins d'élaborer et d'évaluer, dans la matrice des Écritures, leur propre intelligence de la foi ». Christophe THÉOBALD, *Transmettre un Évangile de liberté*, Paris, Bayard, 2009, p. 90.

<sup>3</sup> L'analogie est « [...] un certain effet de sens, selon lequel une expression, de dimensions variables, en signifiant une chose, signifie en même temps autre chose, sans cesser de signifier la première. Au sens propre du mot, c'est la fonction allégorique du langage (allé-gorie : dire une autre chose en disant une chose). » Paul RICŒUR, *Le conflit des interprétations, Essais d'herméneutique*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 65.

l'autre de la solitude en lui permettant de mettre des mots sur son vécu. La maladie comme un désert isole et met à distance. La présence de l'aumônier – sans la prendre trop au sérieux – peut signifier que, même là, une rencontre inédite est possible. L'enjeu ici est de comprendre, au travers du texte choisi, que les histoires bibliques sont fondamentalement des histoires humaines porteuses de sens et d'espérance sur nos routes désertiques. Ces récits sont capables de féconder l'engagement et de lui donner plus de sens.

Cette étude s'articule autour de deux points : le premier présente une relecture d'Actes 8,26-40 et propose la compréhension du texte à partir de la signification des mots et des expressions ; le deuxième point dégage un modèle d'accompagnement tiré de ce texte – « présence, échange, prière/sacrement » – et en explicite la pertinence pour l'expérience de la personne malade et la mission de l'aumônier.

### Relecture et compréhension d'Ac 8,26-40

Philippe, l'un des sept diacres, fait partie des dispersés qui, en Ac 8,4, évangélisèrent la Samarie. Il fut rejoint par Pierre et Jean chargés d'affermir la communauté chrétienne par le don de l'Esprit grâce à l'imposition des mains (Ac 8,14-17). Tandis que Pierre et Jean, après avoir rendu témoignage et annoncé la parole du Seigneur, retournent à Jérusalem (v.25), Philippe, lui, est conduit par l'Esprit (l'Ange) sur la route de Gaza (v. 26). Gaza est périphérique, la dernière agglomération juive avant le désert, passage obligé des caravanes qui se rendent en Égypte. C'est sur cette route déserte qu'il est donné à Philippe de rencontrer l'eunuque Éthiopien et de s'entretenir avec lui.

Le terme « eunuque » recouvre deux réalités appartenant à des registres diamétralement opposés. Originellement, il renvoie à un homme appartenant à l'administration, « un homme politique important ou officier militaire<sup>4</sup> ». Putifar est désigné par le substantif eunuque (Gn 39,1), haut fonctionnaire du Pharaon. Dans la seconde acception « eunuque » signifie castré, le sens le plus usité dans l'AT ; on le trouve en Est 2,14.15 pour désigner celui qui est mutilé et qui est comme un arbre sec sans sève et sans descendance (Is 56,3). L'homme est bien assis mais il est mutilé, sans progéniture et sexuellement empêché, condition qui, selon Dt 23,2, empêchait une pleine participation à l'assemblée, car le castré était considéré comme impur.

Le terme « Éthiopien » lui aussi a deux sens. Le premier sens littéral désigne un habitant du pays du sud d'Assouan en Égypte, à l'emplacement du Soudan actuel. C'est l'antique Nubie, le pays de Kush dans la Bible hébraïque, située entre

---

<sup>4</sup> Patrick FABIEN, *Philippe « l'évangéliste » au tournant de la mission dans les Actes des apôtres*, Paris, Éditions du Cerf, 2010, p. 197.

la première et la sixième cataracte du Nil dont Méroé est la capitale. Dans ce cas, le terme signifie Nubien. Par ailleurs, le second sens du terme « Éthiopien » est beaucoup plus large, il signifie « face brûlée », ce qui renvoie au Noir africain. Dans la culture gréco-romaine le Noir appartenait à la classe des plus humbles, au bas de l'échelle sociale, et était objet de mépris. La négritude place l'Éthiopien dans une nouvelle problématique d'exclusion. Sa couleur lui colle à la peau comme un handicap comparable à celui de l'eunuque qui ne peut pas franchir le seuil du Temple. Quand Luc mentionne l'extrémité de la terre (Lc 1,8), il renvoie à l'Éthiopie en tant que pays, mais aussi en tant que réalité du monde noir, du continent africain. Par la conversion de l'Éthiopien, l'auteur des Actes « admet à l'homme noir de recevoir le baptême avant le Romain et à l'Afrique de reconnaître le Christ et d'entendre la Bonne Nouvelle bien avant l'Europe<sup>5</sup> ».

La route de Gaza est désertique, aucun des deux ne s'attendait à une rencontre, sous le soleil en plein midi. Cela révèle l'étrangeté de l'ordre de l'Ange donné à Philippe et le caractère insolite de la rencontre. En se laissant conduire vers un ailleurs périphérique, Philippe va ouvrir la porte à ceux qui en sont empêchés. Il fait entrer quelqu'un de nouveau dans la communauté alors qu'il n'y avait que des Juifs<sup>6</sup>. Cela fait bien penser à la présence de l'aumônier en milieu non-confessant qu'est l'hôpital.

« Est-ce que tu comprends vraiment ce que tu lis ? » (v.30). L'eunuque est en quête de sens, il voudrait comprendre. La question de Philippe est donc ajustée à sa préoccupation. Il est en situation de manque. Dans ce sens, interpréter, c'est repérer une situation de manque<sup>7</sup>. Le manque est ce qui justifie le besoin d'un autre et crée une relation. La relation et le dialogue entre l'eunuque et Philippe s'articulent autour de « lire », « entendre » et « comprendre ». En rejoignant le char de l'Éthiopien, Philippe l'entend lire le prophète Isaïe. « Entendre » suppose l'autre, deux personnes : celle qui lit et celle qui entend. Alors le dialogue peut s'ouvrir pour que le « comprendre » soit rendu possible. Aussi longtemps que l'eunuque est seul face au texte, qu'il lit et que personne n'entend, il ne pourra pas le comprendre. Mais pour entendre, il faut avancer et rejoindre le char (v. 29). L'étape de la parole se conjugue avec un rapprochement physique<sup>8</sup>. Le verbe « entendre » devient le premier indice de la mise en présence et promeut l'idée que pour entendre l'autre, en particulier le souffrant, il faut lui être proche. Dans ce sens, lire et entendre font passer de l'isolement à la rencontre, du silence au dialogue.

<sup>5</sup> Paul DE MEESTER, « Philippe et l'eunuque éthiopien » ou « Le baptême d'un pèlerin de Nubie », *Nouvelle Revue Théologique*, n° 103, 1981, p. 374.

<sup>6</sup> P. FABIEN, *Philippe « l'évangéliste »*, *op. cit.*, p. 190.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 215.

« Comment le pourrais-je [...] si je n'ai pas de guide ? ». Le besoin d'un guide est ici explicitement exprimé. Il est réel quand l'eunuque invite Philippe à bord de son char (v. 31). Pour pouvoir interpréter la citation d'Isaïe, le diacre se laisse inviter dans le char de l'eunuque. Il concède au déplacement. Accepter l'invitation et s'asseoir près de l'eunuque, c'est, pour Philippe, comprendre que l'interprétation est un exercice de communication qui met l'un et l'autre sur la même longueur d'ondes. Elle est une démarche qui exige l'engagement de l'un et de l'autre.

L'Écriture en question est la citation d'Isaïe concernant le serviteur souffrant. L'Éthiopien doit embarquer Philippe à bord de son char pour lire, interpréter et comprendre l'énigme de la souffrance. Le rapprochement physique, comme préalable indispensable à l'interprétation, est définitivement établi par « avec lui » et avec le verbe « monter » qui traduit la proximité de Philippe qui s'assoit près de l'eunuque (v. 31). La citation d'Isaïe, telle une énigme, doit être résolue pour l'eunuque, car aucune clé de compréhension n'est éventuellement donnée. « Je t'en prie » (v. 34) est l'expression d'une forte demande de sens, une supplication qui révèle le vif désir en même temps que l'humilité de l'eunuque qui lui font avouer qu'il ne comprend pas et qu'il a besoin d'aide<sup>9</sup>.

« De qui le prophète parle-t-il ainsi ? De lui-même ou d'un autre ? ». L'eunuque cherche la clé qui permet d'ouvrir au sens du texte. De qui parle-t-on ? À qui s'applique ce texte ? La question d'identification du personnage annoncé commande la mise en rapport de l'événement et de l'Écriture. Ici l'événement ou la clé ne peut être que Jésus Christ. « Et, partant de ce texte, il lui annonça la bonne nouvelle de Jésus » (v.35). Philippe fait un travail d'actualisation, une mise en rapport d'une écriture ancienne avec un événement nouveau, partant du texte d'Isaïe vers Jésus. Sa mission – faire passer du lire au comprendre – consiste à introduire Jésus comme une médiation entre l'Écriture et l'eunuque. Désormais, la vie de celui-ci peut se refléter dans le monde du récit et l'annonce du Christ devenir une bonne nouvelle pour lui. Ici comprendre, c'est se comprendre devant le texte dans une démarche d'interprétation qui est toujours une réappropriation. Par ce travail, trois histoires viennent se superposer sur le texte d'Isaïe, en qui tour à tour le lecteur peut s'identifier. Il s'agit de la destinée du serviteur souffrant, de Jésus ou de l'eunuque d'Éthiopie, à laquelle peut aussi s'identifier celle de la personne malade ou en situation de souffrance<sup>10</sup>. Quand une histoire de l'Écriture fait écho dans la vie personnelle grâce à l'interprétation et que le lecteur peut s'identifier au personnage du texte, alors l'Écriture s'actualise et devient une Parole vivante, une bonne nouvelle, facteur de restauration et de renouvellement pour le destinataire.

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>10</sup> Daniel MARGUERAT, *Les Actes des apôtres (1-12)*, Genève, Labor et Fides, 2015, p. 310.

À partir du moment où l'eunuque a acquis la compréhension de l'Écriture, il peut poser une troisième question qui offre une teneur totalement différente des deux autres : « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » (v. 36), que l'on peut aussi traduire par « qu'est-ce qui *m'*empêche d'être baptisé ? ». En se positionnant comme « je », l'eunuque confirme sa place de sujet à côté de Philippe. Quand il demande à être guidé et à être baptisé, l'eunuque pose un acte de liberté qui donne à comprendre que croire, c'est être sujet devant Dieu. Si le baptême est souvent la conséquence de la foi et de la repentance (Ac 2,38), alors Ac 8 est une exception, car le baptême a lieu sans qu'il soit fait explicitement mention de la foi. Le fait qu'aucune allusion au particularisme juif ne soit faite ni au début de la rencontre ni à la réception du baptême laisse penser que Philippe est allé à l'encontre de Pierre. En baptisant un exclu, il faisait une transgression et commettait un « crime » envers le judaïsme (1P 4,3)<sup>11</sup>. La conversion de l'Éthiopien indique donc que l'Évangile est une bonne nouvelle qui s'adresse à tous<sup>12</sup>.

« Quand ils furent sortis de l'eau, l'Esprit du Seigneur emporta Philippe » (v. 39). Le verbe « emporter », « ravir » ou « arracher » indique un mouvement brutal comparable à l'enlèvement d'Ézéchiël (Ez 8,3) ou à celui d'Élie sous les yeux de son disciple Élisée (2 R 2, 11-12). Le retrait de Philippe suit un schéma commun à Pierre et à Paul. Après chaque grande étape de la mission, le personnage se retire. La brutalité de son enlèvement signifie que, dans ses projets, Philippe est un serviteur obéissant entièrement sous le contrôle de l'Esprit. Chez l'eunuque rien n'est mentionné ni réaction ni surprise ni recherche de celui qui a disparu mais la poursuite de son chemin dans la joie. En poursuivant tout seul son chemin, l'eunuque continue à sa manière l'annonce du Christ dans une direction qui est la sienne. En ce sens, l'enlèvement de Philippe est comme une possibilité donnée à l'eunuque de poursuivre sa propre route. Philippe aura mis en œuvre une pédagogie missionnaire efficace qui rend l'autre libre et autonome en l'invitant à faire lui-même l'expérience de la foi, à la dire avec ses mots et à la vivre à partir de sa propre réalité<sup>13</sup>.

## Paradigme d'accompagnement de personnes malades

### *Accompagnement en temps de maladie*

La maladie est quelque chose que l'on subit, qui est de l'ordre de l'inattendu. Elle est pour le sujet un bouleversement intérieur radical qui suscite la question fondamentale de « qui suis-je devenu ? ». L'identité ébranlée est mise à l'épreuve et

<sup>11</sup> P. FABIEN, *Philippe « l'évangéliste »*, op. cit., p. 254.

<sup>12</sup> « La conversion de l'Éthiopien revêt un caractère symbolique dans la mesure où il incarne tous les exclus selon le critère social, religieux et racial ». P. FABIEN, *Philippe « l'évangéliste »*, op. cit., p. 210.

<sup>13</sup> Christoph THEOBALD, *Urgences pastorales : comprendre, partager, réformer*, Paris, Bayard, 2017, p. 300.

exposée au risque de se perdre. C'est de la rupture dans la normalité. Il s'agit d'une expérience de la réduction et de la diminution où le sujet affecté se sent limité dans sa capacité d'être et de faire. Les malades disent souvent, « qu'ils ne sont plus ce qu'ils ont été ». Ce qui diminue le sujet n'est pas à l'extérieur de lui, cela ne fait qu'un avec ce par quoi il se reconnaît et s'identifie. Claire Marin parle, à juste titre, de la maladie comme d'une « catastrophe intime », un bouleversement du monde intérieur où le sujet comme égaré dans sa propre vie, ne sait plus vraiment qui il est et – comme l'eunuque – ne se reconnaît plus dans son propre corps. Comme l'eunuque, le malade se sent amoindri, réduit à une « moitié de lui-même »<sup>14</sup>. De l'expérience de l'un comme de l'autre résulte l'incapacité d'être à la hauteur de soi et de son idéal, qui se manifeste dans l'impuissance à s'estimer soi-même.

Accompagner, c'est ressusciter chez le patient le souci et la capacité d'être soi en réduisant l'écart entre soi et soi, la distance entre l'image qu'il se fait de lui et la réalité de ce qu'il est devenu. Il s'agit de recréer le sentiment d'unité et d'identité après un exil loin de soi, afin que l'autre réapprenne à être soi en retrouvant le goût d'être qui il est. Ici l'accompagnement se fait aide et soutien dans l'effort pour se réapproprier soi-même. On se préoccupe moins de retrouver l'état premier que d'acquérir une nouvelle compréhension et de nouvelles habitudes pour apprivoiser sa réalité et l'habiter au mieux. N'est-ce pas ce qui se passe sur la route de Gaza quand Philippe rencontre l'eunuque et chemine avec lui ?

### *Présence, échange, sacrement*

Avançant sur son chemin désertique, l'eunuque se voit rejoint par un autre qui le questionne sur ce qui le préoccupe : le sens. « Comprends-tu vraiment ce que tu lis ? ». Autrement dit, comprends-tu ce que tu vis à la lumière de ce que tu lis ? Comprends-tu ce qui t'est donné à lire dans ton expérience au cœur même de tes souffrances et douleurs ? Cette question s'adresse à toute personne confrontée au non-sens, aux prises avec le tragique. L'eunuque en quête de sens est rejoint au cœur de ses questionnements. Cette démarche reflète une pédagogie missionnaire dont « le point de départ est ce que l'autre est en train de vivre et de faire »<sup>15</sup>. Dans le drame du Serviteur souffrant d'Isaïe, il lisait son propre drame sans le comprendre. C'est ce qui arrive en temps de maladie quand le sujet ne se comprend plus et ne se reconnaît. D'où l'importance d'un témoin, « la présence d'un tiers restaurateur de ce qui en soi n'a jamais été perdu mais est devenu de moins en moins lisible, dicible, attesté »<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> Claire MARIN, *La maladie, une catastrophe intime*, Paris, Puf, 2014, p. 16.

<sup>15</sup> C. THEOBALD, *Urgences pastorales, op. cit.*, p. 299.

<sup>16</sup> Dominique JACQUEMIN, *Quand l'autre souffre. Éthique et spiritualité*, Bruxelles, Lessius, « Donner raison », 2010, p. 168.

L'aumônerie hospitalière est essentiellement un déplacement, un témoignage en dehors du cadre de l'Église, un ministère de présence à la « périphérie » qui révèle, rend visible la présence d'un Dieu qui peut reconforter et consoler. La capacité naturelle d'être présents les uns aux autres se trouve ici habitée et « augmentée » par la présence d'un Autre : le Dieu de la foi chrétienne qui n'est ni étranger ni indifférent au sort de l'humanité souffrante. Accompagner l'autre souffrant, c'est oser être avec lui sur la corde raide, dans l'espérance qu'à partir de ce qu'il peut dire de lui-même et de ce qu'il vit, une petite fenêtre puisse s'ouvrir pour une parole d'espérance. Dès lors, l'inquiétude de ne pouvoir trouver les mots justes pour répondre à une plainte laisse place au courage d'être-là, dans l'impuissance, créant au cœur de la rencontre l'espace où l'inattendu peut surgir.

Ni le pèlerinage à Jérusalem ni la lecture personnelle n'ont suffi au ministre de Candace pour comprendre l'Écriture et se comprendre devant le texte. Il a eu besoin d'un guide et d'un échange. Entrer en dialogue, c'est à la fois trouver l'autre là où il est. C'est ce que fait le diacre. Pour lui comme pour un aumônier en hôpital, il n'est pas question de « tout savoir sur l'autre » – qui il est, d'où il vient et où il va, comment et pourquoi il est de telle façon – pour pouvoir mieux l'aider. Si la connaissance de l'autre est importante, elle n'est pas nécessaire pour pouvoir cheminer avec lui. Dans certains cas, la volonté de « tout savoir sur l'autre » relève d'une curiosité qui peut être un obstacle à l'accueil de l'autre comme quelqu'un d'inédit<sup>17</sup>.

Le chemin de Gaza est celui de la souffrance et de l'épreuve, celui du Serviteur souffrant. Pour en parler, le diacre consent à se laisser inviter dans le char. La rencontre et l'accompagnement de ceux qui souffrent, le dialogue sur le mystère de la souffrance supposent un déplacement, un dépouillement, une profonde humilité, un immense respect et une vraie compassion. Il s'agit de regarder la réalité du point de vue de l'autre. Au chevet de grands malades, il y a des questions souvent complexes qui délogent l'accompagnateur et le déplacent de ses repères. Doit-on les désertier ? Monter dans le char, c'est consentir à se laisser déstabiliser tout en restant ouvert au possible. Philippe se laisse accueillir et diriger par celui qu'on accompagne. Il est dans la non-maîtrise.

Dans l'acte d'écouter qui caractérise l'accompagnement, il y a déjà l'appel à ne pas tenir les rênes et à se laisser conduire par l'autre là où il se trouve, vers ce qui est intéressant pour lui. Accompagner et s'adapter à l'autre supposent de la patience afin de le soutenir sans l'humilier. N'est-ce pas l'attitude même du Fils de Dieu qui, en venant dans le monde, s'est laissé inviter dans le « char de l'humanité » pour cheminer avec nous sur nos routes désertiques ? Monter dans le char de l'autre, c'est

---

<sup>17</sup> Gilles REBÈCHE, *Sur les chemins du serviteur*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2016.

comme le Pape François le dit si bien, « sortir de son propre confort et avoir le courage de rejoindre toutes les périphéries qui ont besoin de la lumière de l'Évangile » (*Evangelii Gaudium*, 20). De l'Incarnation se dégage cette spiritualité du déplacement lorsque Dieu rejoint chacun sur sa route marchant à son rythme.

L'accompagnement n'est possible que dans la mesure où l'on est accueilli. Le diacre s'approche et se laisse accueillir. Il y a une hospitalité mutuelle. Le malade qui remercie l'aumônier pour sa visite est celui qui, en l'accueillant, s'est senti accueilli et écouté. C'est ce qui peut expliquer le remerciement échangé entre l'un et l'autre : « merci de la visite » pour le malade et « merci de l'accueil » pour l'aumônier. Se laisser accueillir n'est-ce pas ce que Jésus recommande à ses disciples quand il les envoie en mission dépouillés de tout confort ? Il s'agit d'une manière d'être, fragile et désarmée, qui donne à l'autre de pouvoir-être.

Sur la route de Gaza, Philippe se fait auditeur et mystagogue de l'Éthiopien. En lui interprétant l'Écriture, il lui révèle le mystère du Christ qui lui apporte l'éclairage sur le mystère et le sens de sa propre vie. La vie et ses énigmes, dont la maladie, sont parfois comme des écrits indéchiffrables qui ne peuvent s'éclairer qu'au cours d'une rencontre et au cœur d'une relation de confiance. L'Écriture et, plus particulièrement, l'annonce de la Résurrection de Jésus, peut apporter de nouvelles lumières aux questions existentielles. Dans un contexte où les textes fondateurs deviennent inaudibles pour beaucoup et où la foi risque de rester muette face aux pourquoi des gens, il est important de redécouvrir les Écritures comme une parole de vie et de les interpréter à partir du vécu.

La place centrale occupée par la citation d'Isaïe est l'indice qu'il s'agit bien d'un passage à lire en toute vérité en se plaçant devant ses propres impasses. Alors elle peut devenir bonne nouvelle. Il y a à se laisser chercher et rejoindre par l'Écriture. Dans ce sens, la compréhension du texte suppose la mise au jour du « monde du texte », sa puissance de provocation et de projection hors de lui-même. C'est en s'appropriant le « monde du texte » et en l'habitant au mieux que le lecteur peut ad-venir à la compréhension de lui-même. Dès lors, on peut bien comprendre toute la vérité de l'affirmation que « se comprendre, c'est se comprendre devant le texte et recevoir de lui les conditions d'émergence d'un soi autre que le moi, et que suscite la lecture »<sup>18</sup>.

Comprendre, c'est se réapproprier le récit et l'habiter. Ce qui déclenche la confiance et la transformation de l'Éthiopien, c'est le fait que le destin du serviteur souffrant, actualisé dans la personne de Jésus, a trouvé un répondant dans sa propre vie. À ce propos, Ricœur admet que « le récit n'achève sa course que dans l'expé-

<sup>18</sup> Paul RICŒUR, *Réflexion faite : Autobiographie intellectuelle* (Philosophie), Paris, Esprit, 1995, p. 60.

rience du lecteur dont il “refigure” l’expérience temporelle<sup>19</sup> ». Refigurer le temps du lecteur, dans cette optique, c’est transformer sa vision du monde et de sa propre réalité pour expérimenter de nouvelles manières de l’habiter. C’est ce qui arrive quand l’Écriture est lue et interprétée à partir de la vie concrète. Dans le cas de l’eunuque, le va-et-vient entre le lecteur et le texte se fait par le détour de la personne de Jésus, de sa souffrance, sa mort et sa résurrection.

## Conclusion

Accompagner en privilégiant la rencontre et le dialogue par rapport au sacrement des malades, c’est resituer la personne dans le temps de son histoire et non seulement dans le temps immédiat de la souffrance. Cette démarche est intéressante dans le contexte où les gens se méfient, s’imaginant parfois que l’aumônier peut avoir une intention cachée : manipuler la personne malade au nom de la religion. Dans ce cas, il convient, à la manière de Philippe, de créer un cadre relationnel de confiance qui laisse le choix au patient d’aborder – ou non – la question de la pratique religieuse. Dans ce contexte particulier, la mission et l’engagement de l’aumônier consistent non pas à se focaliser sur ce qui empêche mais sur ce qui rend possible l’inclusion d’une catégorie de personnes à l’ensemble de la communauté. Il se présente comme le témoin des germes du salut, qui se donne pour vocation de les faire grandir en faisant croître dans les cœurs des personnes malades, des familles et des soignants, le sentiment d’être aimés d’un plus grand qu’eux, même s’il n’est pas nécessaire de le nommer explicitement. Dans ce sens, l’aumônerie se donne comme lieu d’ouverture et de visibilité de l’Église dans un monde sécularisé. De ce fait, elle est bien placée pour une pastorale inclusive pouvant faire de l’Église un cercle ouvert où chacun est accueilli en dépit de ses particularités culturelles.

Avant d’être engendré dans l’eau, l’eunuque l’avait déjà été par la Parole quand l’Écriture est devenue une Parole vivante et qu’il s’est laissé toucher par elle<sup>20</sup>. Se laisser engendrer à partir de la parole d’un autre, renaître à soi-même et avoir un autre rapport à soi-même est une des visées de tout travail d’accompagnement. Il s’agit d’aider l’autre à cheminer dans sa propre compréhension de ce qu’il vit. L’eunuque fait l’expérience de la résurrection dans sa propre chair. Il y a comme un « accouchement de soi par voie basse » qui exige l’effort et le travail sur soi de la personne concernée. En ce sens, la présence de celui qui accompagne est comparable à celle d’une « sage-femme » qui aide l’autre souffrant à accoucher du sens à sa

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>20</sup> Voir : Odile RIBADEAU DUMAS et Philippe BACQ, « Parole de Dieu et pastorale d’engendrement », dans Philippe BACQ et Christoph THÉOBALD (éd.), *Une nouvelle chance pour l’Évangile : Vers une pastorale d’engendrement*, Bruxelles, Lumen Vitae, 2004, p. 89-106.

réalité. L'aumônier est témoin du passage qui peut se produire de la plainte à la joie et de la tension entre l'indignation et l'émerveillement.

La séparation brutale de deux protagonistes donne à comprendre le temps de la marche ensemble – visite et accompagnement – comme un temps unique qui doit être pris au sérieux, un « kairós », moment favorable où chaque parole et chaque acte compte. Cela exige d'investir dans la qualité de la présence pour ne pas rater une seule occasion où l'autre nous attend. Quitter l'autre est souvent vécu comme un arrachement par celui qui visite et celui qui est visité. Cependant prendre conscience que l'on exerce son ministère au nom d'un Autre permet de comprendre que sa présence est toujours précédée et continuée par un Autre. Quitter l'autre, c'est à la fois le laisser libre d'exercer sa créativité et laisser Dieu manifester sa présence qui est bien plus grande que la nôtre. Dieu devance et continue tout ce qui est entrepris en son nom, il est rendu présent aux autres aussi bien par la présence que par l'absence de son envoyé. Lorsque nous quittons l'autre nous lui révélons que nous ne sommes que des humains limités et que Dieu seul reste Dieu et qu'à travers les limites de la présence humaine se révèle la plénitude de la présence même de Dieu qui favorise la rencontre, féconde la présence et la parole échangée.

En somme, c'est en révélant la portée anthropologique et la dimension relationnelle de la foi chrétienne que la pastorale en milieu hospitalier rendra l'Évangile recevable aujourd'hui. En conséquence, l'aumônerie hospitalière ne peut pas se limiter à une annonce explicite dans une rencontre sacramentelle. Cette dernière n'est d'ailleurs pas le seul lieu à partir duquel elle est sollicitée. À l'instar du Christ qui rejoint la Samaritaine non pas au Temple mais au puits de Jacob (Jn 4,6-30), c'est-à-dire au cœur des préoccupations quotidiennes ; non pas d'abord comme celui qui cherche à la convertir mais comme un mendiant assoiffé et de Philippe qui se laisse conduire sur une route désertique et inviter dans le char de l'Éthiopien, l'Église ne peut être véritablement porteuse d'une parole d'espérance et accompagnatrice de sens qu'en se déplaçant de ses repères traditionnels afin de rejoindre les femmes et les hommes là où ils sont, dans leurs questionnements, y compris celles et ceux qui tournent le dos à la foi. C'est un devoir pour elle de s'engager sans réticence sur les routes désertiques, de se risquer dans les rencontres inédites et de se confronter aux questions parfois sans réponses. La présence auprès des personnes engagées dont le professionnel de la santé fait prendre conscience que la réalité n'est pas « noir ou blanc », qu'elle est complexe. Cet engagement enrichit la foi et la transforme.